

OUVRAGE COLLECTIF

La Vie des livres

INDÉPENDANCE Denis Albot
L'ENCRE ET LE PAPIER
Pierre-Antoine Drossaud STALINE
DANS MON JARDIN Vincent Caumont
À CRAN Marie-Edith Nyaki Les
Fleurs noires de Dora Karine
Guiton FENÊTRE SUR PASSÉ Michel
Lunatique GARDE À VUE Thomas
Bigand LE GÉNIE DES MAÎTRES SONNEURS
gaëlle Chevet ET SI PLATON
S'ÉTAIT TROMPÉ ? Nicolas Delmas LA
GRANDE DAME Claude Ferey
Lunatique

2015 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-67-8

Lunatique

EXTRAITS

Chaque matin, durant cette fraction de seconde qui sépare le sommeil du réveil, nous ressentons tous ce léger flottement du temps, cet espace d'incompréhension, coïncé entre la nuit et le jour, au cours duquel, inconsciemment, nous nous demandons : Quel jour sommes-nous ? Est-ce que je peux encore dormir une heure ? Ou, cela arrive aussi : Qu'est-ce que je fous là ?

En général, cette brume qui enveloppe notre esprit se dissipe rapidement et nous nous levons pour aller travailler, s'occuper de notre bébé ou aller pointer à Pôle Emploi. Pour Marie, ce jour-là, le brouillard était si opaque qu'elle ne parvint pas à s'y soustraire, comme si elle était le témoin passif de son extraction forcée des bras de Morphée. Une voiture. Sa voiture. Elle écarquilla les yeux autant que cela lui était possible, compte tenu du soleil qui lui flinguait la rétine. À travers les fenêtres de l'habacle se dessina bientôt un paysage : un parking, d'autres voitures, des parterres de fleurs savamment agencés et une église.

— Mais je suis où, bordel ?

Indépendance, pp. 11/12, Denis Albot

Lorsque M. Lardière nous a rendu nos copies, ça ne s'est pas très bien passé. Quand mon tour est venu, tout à la fin, il a exhibé ma copie devant toute la classe. Elle était zébrée de rouge. Ça m'a fait penser aux lapins que ma grand-mère écorchait de temps en temps pour les repas du dimanche et qu'elle suspendait par un œil à un crochet au plafond de la cuisine.

– Hors-sujet, Martineau ! Vous comprenez ça, au moins ?

Il s'est retourné vers les premiers rangs et leur a dit :

– Alors, voilà : notre ami Martineau nous raconte en long et en large qu'il a mangé des sandwichs au saucisson et, quand l'orage éclate, on a droit à une phrase, une seule, pour nous dire qu'il est rentré chez lui parce qu'il pleuvait ! De qui vous moquez-vous, Martineau ? Je vous ai mis 1, et encore, c'est pour l'encre et le papier !

Si vous saviez combien de fois j'ai pu entendre ça !

« 2, Martineau ! Pour l'encre et le papier ! 1 ½, Martineau ! Pour l'encre et le papier ! »

L'Encre et le papier, pp. 34/35, Pierre-Antoine Brossaud

« Stef, range ta chambre ! »

Ils éternuent ces mots au moins une fois par jour. Ils sont allergiques. À moi et au bazar dans ma chambre. Dans ma tête.

Je suis malade aussi. Quand je suis dehors, ma tête s'étouffe. Alors, je veux rentrer dans ma chambre, et là mon corps plane. Mes pieds ne savent pas où se poser. D'abord, il n'y a plus de place, et puis je ne sais plus jouer.

« Stef, tu es agaçant ! »

Dans ma chambre, quatre cloisons avec une porte qu'ils me demandent de laisser ouverte et que je referme. Et une seule fenêtre qu'ils me demandent de fermer et que je laisse ouverte. Même quand il pleut sur leur moquette. Dehors aussi, il pleut sur leur pelouse chérie et ils n'en font pas toute une histoire. Pourquoi fermerais-je cette fenêtre ? J'ai besoin de sortir quand je veux, quand la lune est là, et même quand la nuit me noircit les yeux.

Je ne peux pas dormir. J'attends. Parce que mon berceau n'est plus là et que la chambre est trop grande. C'est pour cela que j'éparpille nos affaires. Oh ! j'ai dit « nos ».

À cran, pp. 43/44, Marie-Edith Nijaki

Les persifflages et les regards en coin ont persisté une saison ou deux, sans réellement m'affecter. Je continuais à enseigner l'histoire à mes collégiens, trouvant même un certain plaisir à leur dépeindre avec fougue la retraite de Russie, version héroïque de mon naufrage marital. Lier la petite histoire à la grande, c'est une de mes marottes : ça permet de mettre des majuscules aux accidents de la vie.

À la longue, les choses sont revenues à la normale. L'air a retrouvé sa composition ordinaire : les molécules d'oxygène qui parvenaient à mes poumons n'étaient plus prémâchées par de mauvaises langues.

Comme toute personne s'installant de manière prolongée dans le célibat, j'ai hésité à prendre un chien. J'ai finalement opté pour le jardinage. À défaut de voir grandir mes enfants, je me consolais à l'idée de voir pousser quelque chose qui vînt de moi, ne fût-ce qu'une botte de poireaux. Mes espoirs furent cependant déçus. La première récolte ne donna pas grand-chose, la suivante guère plus. J'avais beau y mettre tout mon cœur, le sol de mon jardin ne voulait rien rendre de bon, et je commençai à envier la terre de Mme Brillard, qui donnait naissance à de si beaux rhododendrons.

Staline dans mon jardin, pp. 56/57, Vincent Caumont

La première fois, c'était un samedi. Jennifer était au cinéma avec une amie. J'étais en train d'exhumer un vieux carton de livres appartenant à ma tante lorsque la porte d'entrée a claqué. Suivi d'un hurlement :

– Qu'est-ce que c'est que ça? Benjamin! Viens ici! Tout de suite!

J'ai descendu les marches. Jennifer était cramoisie, le bras tendu vers le salon.

– Regarde ce que ta saleté de chat a fait!

Il y en avait partout. Sur le plancher, la commode, le canapé. Des lambeaux de papier peint couleur taupe. Les murs semblaient coupés en deux. Gris en haut et couverts de fleurs noires en bas, là où Chloris avait tout arraché. Jennifer a crié pendant une heure. Puis, elle est allée acheter des rouleaux et me les as tendus sans un mot. J'ai reta-pissé la pièce en blanc nacré. Bien sûr, Chloris a été punie. Interdiction d'entrer dans le salon. Pas de délicieuse pâtée pendant une semaine. Mais, cela ne l'a pas perturbée. Elle a recommencé.

Les Fleurs noires de Dora, pp. 70/71, Karine Guiton

Il a onze ans et il entre au collège. Il a onze ans et il a peur, rien qu'un peu peur car il ignore comment cela sera.

Il est installé dans la troisième rangée et il aperçoit la tête d'Inès, toujours à la même place comme si celle-ci lui appartenait, comme si elle en était l'unique propriétaire.

Elle se retourne et agite les doigts. Elle a toujours ses lunettes à gros verres, mais a perdu son appareil dentaire, ce qui la rend plus, bien plus jolie.

Pendant trois ans, ils se côtoient à subir les mêmes cours barbant, à subir les mêmes profs grincheux, et se retrouvent chaque soir dans le bus, en inconnus, avec toujours le même chauffeur dont la moustache a blanchi.

Autour de lui, il y a les copains, le fils Gomez, le fils Durant, Robert qui habite en grande banlieue, Mike qui est américain par un père qu'il ne connaît pas et qui imite mal, très mal John Wayne. Et tous se racontent, et tous racontent. De drôles de trucs sur ces êtres mystérieux que sont les filles, sur ces pétasses comme ils disent ou comme ils diront, sur celle-ci..., sur celle-là... Et ils s'esclaffent à leurs nigauderies, avec Inès qui, de temps à autre, tourne la tête quand ils parlent trop fort, Inès qui les regarde, Inès qui le regarde.

Fenêtre sur passé, pp. 84/85, Michel Alomène

Personne. Ni dans la maison, ni dans la cour.

Vers trois heures du matin, Claire, épuisée, s'était effondrée sur le lit. Son mari en avait profité pour saisir quelques affaires et mettre les voiles.

Ce n'était pas vraiment surprenant. Il avait clairement exprimé son souhait de « prendre ses distances » car il « avait besoin de réfléchir ». Claire ne pensait pas qu'il mettrait ses menaces à exécution. En tout cas, pas si vite. Elle était certaine d'avoir un peu de temps pour le raisonner.

Mais, il n'en est rien.

En ce samedi matin, Claire se demande si cette énième dispute ne sera pas celle de trop.

Elle allume son portable et se dirige vers la salle de bain.

Cernes bien creusées et teint pâle. Son reflet dans le miroir lui rappelle, si besoin était, que la nuit a été courte. Courte et mouvementée.

Son téléphone clignote. Elle a un texto de sa sœur, qui lui envoie une photo de sa petite dernière.

Rien d'autre.

Garde à vue, pp. 92/93, Thomas Bigand

Un beau matin, après une nuit de pleine lune, les maîtres sonneurs se réunirent sur le parvis de l'église du village. Ils jouèrent alors un air de cornemuse si harmonieux, si mélodieux, si envoûtant qu'il semblait surgir d'un autre monde. Tous les Cartériens sortirent de chez eux pour mieux apprécier la musique cristalline. Renard aussi désira connaître la source de cette inspiration divine.

Dès que les musiciens eurent achevé leur mélodie céleste, le trimardeur les interrogea. Étrangement, ils portèrent tous trois leur regard en direction de la forêt puis, se consultant en silence, répondirent qu'ils n'usaient d'aucun artifice et qu'il s'agissait de leur seul génie. Renard en douta vivement, pourtant il tint sa langue. Il découvrirait leur secret. Leur coup d'œil équivoque en direction de la forêt était un premier indice. Il pensa immédiatement au gros chêne qui semblait régner sur les bois. Il commencerait ses investigations par cet arbre séculaire.

Le Génie des maîtres sonneurs, p. 106, Gaëlle Chevet

Toutefois, que faire contre la nuit qui jette un voile sur les événements qui peuvent s'y tramer ? La réponse fut là encore à la hauteur de l'audace que chaque citoyen pou-

vait, devrait espérer de son gouvernement. Si la nuit peut mettre en échec le projet, alors, il suffit que le jour devienne la norme. Des néons par dizaines, par milliers avaient été installés dans les rues, dans les maisons, afin de ne pas laisser un seul recoin à la merci de l'ombre. Après tout, l'homme n'avait-il pas eu de cesse d'affirmer son emprise sur la lumière, repoussant toujours plus loin l'obscurité et les terreurs qui y naissaient ?

Platon n'avait-il pas fait de la lumière le symbole de la connaissance, tandis que les sombres recoins de la Caverne représentaient l'abêtissement où était enchaînée l'humanité ?

Bien sûr, cette évolution ne s'était pas faite sans rencontrer des manifestations d'opposition, divers mouvements d'obscurantistes, qui s'étaient d'ailleurs autoproclamés – bien mal – « illuminés ». Fort heureusement, ces gens, soucieux de ne pas trop exposer à la lumière du public leurs noirs desseins, avaient fini peu ou prou par être éradiqués.

Et si Platon s'était trompé ?, p. 118, Nicolas Delmas

C'était dans la banlieue, à l'ouest de Paris, aux heures ténébreuses d'une profonde nuit, dans un quartier résidentiel, avec des villas cossues entourées de parcs arborés.

Il avait aisément franchi la grille d'une propriété choisie au cours de ses repérages, puis s'était approché de la maison en restant à l'abri des frondaisons. Fracturer la porte-fenêtre se révéla un jeu d'enfant. Une fois dans les lieux, il avait balayé avec sa lampe-torche les recoins stratégiques afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de détecteur de mouvement ; il visita toutes les pièces, méthodiquement. C'est ainsi qu'il avait trouvé la statuette de Bouddha, dans une bibliothèque tapissée de brocart, à l'étage. Après l'avoir glissée dans son sac à dos, il avait posé à sa place un bristol, comme à son habitude.

Par la suite, il n'avait jamais pu se séparer de cet objet dont la fine ciselure au poinçon, ainsi que la qualité de la patine, en faisaient une œuvre d'art d'une exceptionnelle beauté.

La Grande Dame, pp. 129/130, Claude Ferey